

ANDRZEJ RABSZTYN

Université de Silésie

## Sur certaines mystifications épistolaires, ou «le dit et le non-dit» dans la lettre et le roman par lettres

Il n'est pas surprenant que le faux reste le proche parent du roman épistolaire et généralement de toute fiction. Il est tout de même intéressant de remarquer que la lettre, malgré son statut documentaire, peut également jouer la carte de la mystification. Le roman et la lettre offrent de nombreuses possibilités de transformation du réel. Les deux, tout en appartenant aux types d'écriture différents, peuvent tromper à la fois sur la personne de l'auteur pour le roman et sur celle du destinataire pour la lettre, sur les circonstances et sur les motivations de leur composition. C'est pourquoi la critique contemporaine insiste sur l'existence de vraies fausses lettres, des lettres fictives, et des lettres de fiction (cf. HAROCHE-BOUZINAC G., 1995 : 132).

Plus que tout autre, le siècle des Lumières s'ingénie à tenir les lecteurs en lisières par la question du vrai et du faux. Le jeu entre les deux, c'est-à-dire entre ce qui est dit et ce qui ne l'est pas, dispute le terrain de la littérature de cette époque. Notre analyse prendra donc en considération quelques mystifications auxquelles recourent les romanciers au XVIII<sup>e</sup> siècle ainsi que certains épistoliers du XIX<sup>e</sup> siècle, considéré comme «le siècle des correspondances» (JOVICIC J., 2002 : 129).

Les auteurs des Lumières appréhendent la réalité par le savoir et la raison et plaident le désir de dire la vérité. Cependant, en s'effaçant derrière les narrateurs des mémoires, des journaux ou derrière les scripteurs de lettres et en s'attribuant, avec une feinte modestie, le rôle d'éditeur ou de traducteur, ils sont loin de dire la vérité. Les préfaces et avertissements en apprenant aux lecteurs la provenance des ouvrages ou les circonstances de la prétendue découverte de ces derniers, laissent planer une incertitude sur ce qui est dit et suscitent de nombreuses questions concernant tout ce qui ne l'est pas.

Le discours préfacier dénégatif, c'est-à-dire celui d'un éditeur qui « met en ordre » une correspondance prétendue authentique prédomine dans les romans du XVIII<sup>e</sup> siècle. La préface du roman *Lettres de la duchesse de ... au duc de ...*, par exemple, est pour Crébillon fils l'occasion de se référer à la poétique des autres recueils de lettres de fiction de l'époque dont les éditeurs se préoccupaient moins d'expliquer l'origine du manuscrit que d'en garantir son authenticité. Crébillon fils procède de la même façon : il aurait voulu indiquer par quel « heureux hasard » ces lettres lui sont parvenues, mais finalement, un peu malgré lui, il s'y refuse, car cela n'intéresse plus le public. Le langage de Crébillon fils ainsi que le fait de souligner le cliché de l'expression « heureux hasard » démontrent que les auteurs de l'époque sont conscients de l'inutilité de convaincre les lecteurs du topique d'une correspondance trouvée :

Le Public nous a paru toujours se soucier si peu de savoir comment l'ouvrage qu'un Éditeur lui présente, est tombé entre ses mains, que, quelque envie que nous eussions de lui apprendre à quel heureux hasard nous devons la découverte de celui-ci, nous prendrons, s'il veut bien nous le permettre, la liberté de lui parler de toute autre chose.

(CRÉBILLON fils, 2002 : 40)

Crébillon fils anticipe donc d'éventuelles questions des lecteurs sur la provenance des lettres et il s'estime quitte d'en dévoiler les circonstances. L'ambiguïté de ce discours préfacier s'accroît lorsque l'auteur cherche à éviter de donner la réponse explicite concernant l'authenticité de la correspondance présentée :

Ces Lettres sont-elles factices, ne le sont-elles pas ? Ont-elles ou non, été écrites au Duc qui en était le possesseur ? Moins il importe que ce soit lui, ou quelqu'autre qui en ait été le Héros, moins aussi nous nous arrêterons à discuter ce point ; mais nous ne croyons pas devoir glisser avec la même légèreté sur le premier des deux, parce qu'il ne saurait être au Lecteur, de la même indifférence qu'elles soient véritablement d'une femme, ou qu'elles n'en soient pas. La raison en est, à ce qu'il nous semble, que le vrai a toujours sur nous plus de droits que ce que nous savons n'en être que l'imitation ; & que rien n'est plus fondé en raison, que cette façon de voir & de sentir [...] mais, encore une fois, ce livre-ci n'est pas un Roman ; supposons, un instant, que c'en soit un : personne n'ignore que dans l'espèce du monde, dont la duchesse faisait partie, arrive fort rarement des événements extraordinaires.

(CRÉBILLON fils, 2002 : 40)

L'auteur de cette préface ne s'exprime pas clairement sur le destinataire et le destinataire des lettres en question. Il introduit le doute en soulignant d'abord que ce livre n'est pas un roman et en supposant par la suite que c'en soit un.

Il n'est pas rare que l'écriture de la préface permette aux auteurs de reprendre les préjugés traditionnels à l'égard du roman, ce qui entraîne soit l'abandon total de toute prétention à un droit exclusif d'auteur, soit un langage de mystification. La question du statut fictionnel du texte narratif ne cesse de préoccuper les auteurs et les lecteurs de l'Ancien Régime. Cependant, dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, l'écrivain est censé dire la vérité en reconnaissant les ouvrages comme les siens. La situation change en effet après la Révolution : l'écrivain a pour horizon de sens l'égalité des citoyens. Les femmes auteurs surtout n'hésitent plus à revendiquer leur place, également dans le domaine de la littérature. Elles assument leurs écrits romanesques qui soulèvent la question des femmes. Elles disent alors ouvertement ce que jusqu'à présent a été occulté. Les romans, comme *Delphine* de Madame de Staël, exposent des problèmes politiques et sociaux, comme la liberté, le respect des lois, l'émigration, la religion enfin le divorce, toutes questions dites dangereuses dont on a évité de parler à haute voix. Le langage de la préface plaide parfois l'indulgence des lecteurs à l'égard d'une oeuvre, et même tient à l'excuser, ce qui est assez fréquent dans les romans de femmes. Préface, Postface, Avertissement, Notes, possèdent en effet de multiples fonctions respectivement aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles : présenter l'histoire du manuscrit et les motifs de sa publication, mettre l'écriture romanesque au service d'une cause externe, personnelle, morale ou sociale, affirmer son identité en tant qu'auteur ou la contester, enfin, contribuer au débat sur le roman. Certes, toutes ces fonctions convergent indubitablement à orienter la lecture d'une œuvre donnée.

Les jeux de mystifications sont encore visibles dans les paratextes des romans par lettres de Balzac. *Sténie, ou les erreurs philosophiques* (1820) et *Mémoires de deux jeunes mariées* (1842) font retentir un écho de l'Ancien Régime soit par la conception d'un éditeur assumant la responsabilité de son ouvrage et donnant au lecteur le droit de le juger, soit par un jeu d'intertextualité qui, renvoie à Rousseau. Dans les deux cas, le prétendu éditeur ne dit pas comment la correspondance est tombée entre ses mains. *Sténie* – roman épistolaire inachevé de Balzac connaît deux essais de « Préface ». La « Préface » publiée par Albert Prioult est en harmonie avec le texte : elle parle des « deux insipides lettres commençant le premier volume » (BALZAC H. DE, 1936 : 3) qui correspondent en effet à deux longues lettres qui ouvrent le roman. Dans la deuxième préface, l'éditeur se présente comme un homme âgé qui, ayant trouvé le manuscrit, s'est proposé une tâche difficile – le déchiffrement de l'écriture. Le texte de la préface comprend des éléments typiques des préfaces dénégatives : l'éditeur désigne le destinataire de son livre, le refuse à certains autres, avertit des dangers sans les préciser, enfin il finit par les scrupules de ne pas avoir « retranché les deux insipides lettres [...] parce qu'il les avait trouvées et il n'avait pas dû les détourner ». Malgré sa concision, la préface de Balzac fait entrevoir quelques questions propres à Rousseau :

il s'agit notamment des réserves faites en ce qui concerne la lecture de l'ouvrage par les jeunes gens et les femmes (cf. BALZAC H. DE, 1990 : 1553–1554).

La préface de *Mémoires de deux jeunes mariées* (de l'édition Souverain, supprimée dans le texte destiné à *La Comédie humaine*) est marquée par la fameuse constatation de l'auteur que le genre épistolaire auquel il emprunte la forme pour son roman n'est plus d'actualité :

La publication d'une correspondance, chose assez inusitée depuis bientôt quarante ans, ce mode si vrai de la pensée sur lequel ont reposé la plupart des fictions littéraires du dix-huitième siècle, exigeait aujourd'hui les plus grandes précautions.

(BALZAC H. DE, 1979 : 305)

En imprégnant son premier roman par lettres du souvenir de Rousseau et de la *Nouvelle Héloïse*, et notamment par sa déclaration concernant la disparition, au moins provisoire, du roman par lettres, Balzac semble imposer les cadres temporels de l'évolution de ce genre. Le champ de recherches de nombreux travaux sur l'épistolaire s'étend en effet jusqu'en 1842. Aussi l'auteur de la *Bibliographie du roman épistolaire en France des origines à 1842* (1977), Yves Giraud, trouve-t-il le roman de Balzac comme le point d'aboutissement du roman par lettres.

Le jeu entre « le dit et le non-dit » est parfaitement illustré dans les lettres de fiction. La lettre, en tant que « conversation entre absents » ou « à distance » peut être à la fois prolixe et laconique. Les scripteurs se taisent volontiers sur certaines étapes de leur vie. Le roman de Balzac *Mémoires de deux jeunes mariées* en donne quelques exemples. Si Renée est parfois prolixe voire bavarde, quand elle parle de ses travaux de ménage, les lettres de Louise se distinguent par l'emploi des ellipses à un ton ironique. Louise préfère par exemple ne rien écrire du jour de son mariage ou de la lune de miel :

Ainsi, belle biche, si je suis restée quelques mois sans t'écrire, tu devines maintenant pourquoi. Je suis forcée de me rappeler l'étrange passé de la jeune fille pour t'expliquer la femme. Renée, je te comprends aujourd'hui. Ce n'est ni à une amie intime, ni à sa mère, ni peut-être à soi-même, qu'une jeune mariée heureuse peut parler de son heureux mariage. Nous devons laisser ce souvenir dans notre âme comme un sentiment de plus qui nous appartient en propre et pour lequel il n'y a pas de nom. [...] Enfin, je dois me taire, car j'ai honte de te peindre l'éclat ; la richesse, les pimpantes joies d'un pareil printemps d'amour.

(BALZAC H. DE, 1979 : 184–185)

Enivrée par son bonheur, Louise laisse entendre que ce dernier ne se peint pas. Selon Arlette Michel, « cette ellipse donne d'autant plus de vigueur

à la saison du désastre qui se prépare insidieusement » (MICHEL A., 1979 : 40). Le style mondain propre à Louise n'est pas dépourvu de l'ironie ; une souffrance cachée est souvent exprimée par la litote. À sa sortie du couvent, Louise les retrouvailles avec sa mère au bout de huit ans :

Ma mère a été d'une grâce parfaite : elle ne m'a pas témoigné de fausse tendresse, elle n'a pas été froide, elle ne m'a pas traité en étrangère, elle m'a reçu comme si elle m'eût vue la veille, elle a été la plus douce, la plus sincère amie ; elle m'a parlé comme à une femme faite, et m'a d'abord embrassé au front. « Ma chère petite, si vous devez mourir au couvent, m'a-t-elle dit, il vaut mieux vivre au milieu de nous [...] ».

(BALZAC H. DE, 1979 : 72)

Louise donne par la suite le portrait de son père afin que Renée ait une image complète de ce « joli couple », écrit-elle, mais notamment, ce qui n'est pas dit ouvertement, du désespoir de Louise au sein de sa famille la plus proche :

Mon père est un homme charmant, malgré ses cinquante ans : il a une taille jeune, il est bien fait, il est blond, il a une tournure et des grâces exquises [...]. Nous nous rencontrons à déjeuner et à dîner ; mais je suis souvent seule avec ma mère à ce repas.

(BALZAC H. DE, 1979 : 79)

Cette correspondance, comme celle de Marquise de Merteuil et des correspondances de la société des Lumières, privilégie l'ellipse qui, comme écrit Arlette Michel, « s'allie au persiflage et éclate dans l'asyndète, les liens d'idées subtils et tacites » (MICHEL A., 1979 : 44). La lettre peut donc être prise dans les situations où s'exprime le goût du jeu conduisant à une mystification, elle adopte souvent un masque car les épistoliers aiment se déguiser et jouer sur l'adresse. C'est un cas assez fréquent de correspondances des auteurs, par exemple celle de Balzac et de Madame Hanska. Le genre épistolaire étant celui de la confidence et de la confession, favorise dans l'une des plus célèbres correspondances authentiques, une esthétique quasi romanesque du secret.

Les débuts de leur entreprise épistolaire restent en effet mystérieux. De nombreux chercheurs se posaient depuis la question de savoir ce qui avait poussé cet illustre auteur à répondre à l'une des dizaines de mille missives qu'il recevait de la part des femmes cherchant à garder leur incognito ou de savoir combien de lettres avaient suivi celle qui était parvenue à Balzac le 28 février 1832 ? Sophie de Korwin-Piotrowska analyse ce qui a motivé Balzac à s'engager dans la correspondance avec l'inconnue (KORWIN-PIOTROWSKA S., 1933). Leurs lettres, dont il ne nous reste aujourd'hui que des réponses de Balzac,

sont comme une conversation à une voix. Madame Hanska, considérée comme « pomme de discorde pour les balzaciens, a été soigneuse d'effacer ses traces, elle a fait détruire ses lettres à Balzac. Les lettres de Balzac, en revanche, elle les a éditées en les altérant sans vergogne » (POMMIER J., 1966 : 245). Les jeux de mystification que Madame Hanska a imaginés pour dire le moins possible se manifestent d'abord dans la façon de signer ses lettres. Le pseudonyme « l'Étrangère » qu'elle choisit ingénieusement, cache effectivement son identité tout en exprimant les véritables relations qui existent entre le destinataire et le destinataire : madame Hanska est « étrangère » à Balzac, car il ne la connaît point, mais surtout parce que les deux correspondants appartiennent à des cultures distinctes et géographiquement distantes. Ce pseudonyme renvoie à une nature avide de bonheur et de liberté, curieuse de mystère, de l'inconnu et du fantastique, mystique, bref ce « monde slave » que résume Madame Hanska pour Balzac. Dans sa deuxième lettre, miraculeusement sauvée, elle écrit à Balzac : « Pour vous, je suis l'étrangère, et la serai toute ma vie ; vous ne me connaîtrez jamais... » (BALZAC H. DE, 1990 : 14). Peut-être, Eveline Hanska-Rzewuska était hantée par les souvenirs de sa famille sur laquelle pesait une longue suite de scandales politiques, de trahisons, d'injustices. Comme écrit Daniel Beauvois, « Le monde auquel elle appartenait, l'aristocratie polonaise d'Ukraine, était celui qui avait autrefois refusé d'écouter J.-J. Rousseau lorsqu'il conseillait aux Polonais, en parlant des Russes : « Vous ne sauriez éviter qu'ils ne vous dévorent, faites au moins qu'ils ne vous digèrent ». Ce monde, en acceptant de se faire la courroie de transmission de la volonté tsariste en Ukraine, était quasiment devenu un agent de la digestion russe, n'écoulant que le principe égoïste *ubi bene ibi patria*. Eveline Hanska étouffait probablement d'une oppression plus lourde que le simple bovarisme. Sans doute idéalisa-t-elle exagérément la hauteur spirituelle de son correspondant » (BEAUVOIS D., 1993 : 39-40).

Romantisme, mysticisme, sentiments mêlés, confus, puissants, exaltés par la vie solitaire qui trouvent leur place dans les premières lettres de Madame Hanska trahissent son besoin de rupture avec son milieu, milieu dont elle était vraiment « étrangère ». Dès la première lettre de Madame Hanska, envoyée à l'éditeur Charles Gosselin, pour être remise à Balzac, une étrange relation s'établit entre deux correspondants pour ne plus cesser. Il est intéressant d'examiner en ce lieu la voie par laquelle les premières lettres, ou plutôt les premiers billets de Balzac, atteignent son destinataire, car comme il ignorait l'identité de sa correspondante, il devait d'autant plus rester ignorant de son adresse.

Le 4 avril 1832, *La Gazette de France* publie une petite annonce dont la lecture est loin d'inspirer des émotions particulières :

M. de B. a reçu la lettre qui lui a été adressée le 28 février ; il regrette d'avoir été mis dans l'impossibilité de répondre ; et si ses vœux ne sont pas de nature à être publiés ici il espère que son silence sera comprise.

(BALZAC H. DE, 1990 : 6)

Quelques mois plus tard « l'Étrangère » a demandé à son glorieux correspondant d'accuser la réception de sa lettre d'une façon analogue :

Un mot de vous, dans « La Quotidienne », me donnera l'assurance que vous avez reçu ma lettre, et que je puis vous écrire sans crainte. Signez-le : À l'E-h.B.

Bien que l'ignorance de l'adresse de « l'Étrangère » semble lui peser, Balzac ne se décourage pas et répond conformément au désir de sa mystérieuse correspondante :

M. de B. a reçu l'envoi qui lui a été fait, il n'a pu qu'aujourd'hui en donner avis par la voie de ce journal, et regrette de ne pas savoir où adresser sa réponse.

L'annonce publiée le dimanche 9 décembre 1832 a bien atteint son destinataire qui, dans sa troisième lettre en instruit son correspondant. Cette lettre, datée du 8 janvier 1833, permet de comprendre les motivations de Madame Hanska à garder l'anonymat. Tout en continuant à être énigmatique, « l'Étrangère » fournit des informations précieuses concernant sa situation personnelle :

Je ne puis, à mon grand regret, que vous écrire bien laconiquement, et cependant j'ai bien des choses à vous dire... mais je ne suis pas toujours libre ! malheureusement je suis presque toujours dans l'esclavage, et... mais d'ici à la fin du mois j'espère saisir un moment où je me dédommagerai du chagrin que j'éprouve.

(BALZAC H. DE, 1990 : 19)

« L'Étrangère » donne ensuite à Balzac un moyen de lui transmettre les réponses : il s'agit d'un correspondant à Paris chargé de les recueillir. Elle insiste tout de même que Balzac ne cherche pas à connaître ce messenger, car elle serait perdue si on savait qu'elle lui écrit et qu'elle reçoit de ses lettres (cf. BALZAC H. DE, 1990 : 20).

Le début de la correspondance de Balzac et de « l'Étrangère » n'est que l'un des multiples exemples du jeu entre ce qui est dit et ce qui ne l'est pas. Ce jeu reste présent dans cette correspondance et dans chaque autre. Il s'affine, prend des formes diverses, car la lettre est le lieu privilégié de ce qu'on ne dirait pas face à face et elle accepte parfois le silence qui serait interdit dans une conversation.



Dans cette étude, placée sous le signe des mystifications, nous avons essayé d'appliquer la question du « dit et le non-dit » au genre épistolaire. Nous avons montré qu'elle était présente dans le roman par lettres à la fois le discours préfacier ainsi que dans les lettres de fiction. Le langage de mystification avait permis aux romanciers du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècles de contourner la question fragile concernant l'authenticité des textes publiés : « le dit et le non-dit » se juxtaposaient avec le mensonge et la vérité. Les auteurs, et notamment les femmes auteurs, profitaient des paratextes des romans pour dire leurs craintes, et toutes les injustices qu'ils subissaient. Dans les lettres des correspondants fictifs, la question du « dit et du non-dit » s'exprimait à travers les figures de style, comme l'ellipse ou la litote. Mais, c'est la correspondance réelle, comme celle de Balzac et de Madame Hanska, qui suscite particulièrement l'intérêt des lecteurs indiscrets, notamment par tout ce qu'elle garde en secret. Les épistoliers excellent à dire toujours plus en disant moins et s'ils ont à craindre la curiosité des autres, ils disent à leurs destinataires de déduire la lettre qui est généralement écrite sous le sceau de l'*inter nos dictum*.

## Bibliographie

- BALZAC H. DE, 1936 : *Sténie ou les erreurs philosophiques*. Paris, Librairie Georges Courville.
- BALZAC H. DE, 1979 : *Mémoires de deux jeunes mariées*. Paris, Garnier-Flammarion.
- BALZAC H. DE, 1990a : *Lettres à Madame Hanska 1832-1844*. Paris, Robert Laffont.
- BALZAC H. DE, 1990b : *Oeuvres diverses*. T. 1. Paris, Gallimard.
- BEAUVOIS D., 1993 : « Le monde de Mme Hanska. État de la société polonaise d'Ukraine au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle ». In : *L'Année balzacienne*. Paris, PUF.
- CRÉBILLON fils, 2002 : « Lettres de la duchesse de... au duc... ». In : IDEM : *Oeuvres complètes*. T. 4. Paris, Classiques Garnier.
- HAROCHE-BOUZINAC G., 1995 : *L'épistolaire*. Paris, Hachette.
- JOVICIC J., 2002 : « Les correspondances du XIX<sup>e</sup> siècle. Questions de méthodologie ». In : *Revue de l'AIRE*. Paris, Honoré Champion.
- KORWIN-PIOTROWSKA S. DE, 1933 : *Balzac et le monde slave : Madame Hanska et l'oeuvre balzacienne*. Paris, Honoré Champion.
- MICHEL A., 1979 : « Introduction ». In : H. DE BALZAC : *Mémoires de deux jeunes mariées*. Paris, Garnier-Flammarion.
- POMMIER J., 1966 : « Ève de Balzac, sa fille, son amant ». In : *L'Année balzacienne*. Paris, Garnier Frères.